

PROLOGUE

Amina Chraïbi, Minou pour les amis, jeta un bref coup d'œil par la fenêtre, pour savoir. Le bleu clair du ciel diluait de hauts nuages immobiles. Minou ne sommeillait jamais après le repas de midi et néanmoins, surtout quand arrivait dimanche, elle s'allongeait sur son lit, habillée ou bien en tenue très légère selon la saison. Aujourd'hui elle s'adonnait à des rêveries qui la turlupinaient, vu qu'elle attendait la visite dans trois heures ou presque de Jacques Sauvalin avec Hamid Sfindla, non pas aux fins de papotage, mais pour affaire sérieuse dont elle devinait la teneur : il s'agissait du Cercle d'études humanistes et de sa présidence que tous deux et d'autres encore envisageaient de lui confier en tant que marocaine de bonne extraction, juge pour enfants, célibataire et tout ce qui s'ensuit, mais il fallait au préalable en chasser Mathieu Roure installé très solide grâce à l'appui du consul général de France et de ses suppôts.

Minou Chraïbi d'une caresse machinale effleura son pubis dont elle éprouva la chaleur sous les dentelles du jupon, s'y attarda, ferma ses yeux, bougea un peu ses fesses de droite à gauche, de haut en bas, puis à regret croisa ses mains derrière sa nuque, ses pieds l'un sur l'autre et soupira. Un chagrin secret la tourmentait à cause de sa taille exiguë et de son étrange visage que parfois néanmoins elle trouvait, dans le miroir, beau mais pour elle seule. Les flatteries même sottes la consolait et Jacques Sauvalin ne manquait point de lui en servir à gogo.

Elle se méfiait, car ce garçon ne songeait à rien plus qu'à l'embarquer dans ses aventures suspectes et notamment à l'utiliser femme de paille au Cercle d'études humanistes, association majeure dans Meknès, car, organisatrice de débats pour coupeurs de cheveux en quatre, elle s'honorait de sept cent cinquante adhérents et d'un budget triplement millionnaire, en centimes bien sûr, mais en réalité demeurait suspendue aux subsides alloués par la Mission universitaire et culturelle française, la Mission disait-on tout court si bien que les jobards parachutés de métropole cherchaient en vain des pères blancs dans les couloirs. Voilà que maintenant je parle de la métropole pour signifier là-bas, se récria Minou. De fait, elle pensait tantôt en français tantôt en arabe selon des critères obscurs, ce qui nuisait parfois à la rigueur de ses prémisses.

En tant que vice-présidente du Cercle et magistrat, réfléchit-elle, je rougirais de trahir ce bonhomme, Mathieu Roure, qui me traite avec gentillesse et qu'on opère dès demain d'une hernie dans le bas-ventre. Avec humeur pour la deuxième fois elle se surprit à palper son pubis dont les poils crissaient, car elle ne le rasait plus afin de plaire à sa cousine Zohr moderne en sa joyeuse vie entre un ancien mari et plusieurs candidats et prompte donc à se gausser des filles prudes. Au train où ça me pousse, rigolait la cousine, je vais les coiffer en chignon ou avec la raie au milieu. Minou rougit jusqu'aux oreilles, car cette facétie triviale lui rappelait des souvenirs anciens de l'époque où, pensionnaire, elle tardait à trouver le sommeil dans le dortoir de l'école pour riches demoiselles tenue par les sœurs franciscaines et tripotait la main de sa voisine d'un lit à l'autre afin de chasser les menus tracés de la journée. Puis bien sûr affluèrent en sa mémoire des souvenirs plus proches, d'abord licencieux mais sans

beaucoup d'entrain, ensuite pénibles carrément à cause de la catastrophe terminale.

Je me vois mal partie, songea Minou. Elle oubliait sa chance quand même d'appartenir à une excellente famille qui lui ménageait des perspectives au service de son pays, bien moindres certes que celles de ses frères, mais enfin une fille se satisfait de ce qu'elle reçoit, fût-ce une portion congrue. Magistrat seule de son sexe au tribunal régional, une des rares au Maroc, Amina Chraïbi châtiait ou sermonnait ou confiait à des gens craignant Dieu les mineurs en danger moral ou délinquants, les petites putains, les gamins qui chapardent dans les voitures, les polissons rebelles aux disciplines élémentaires.

La maman Fatima glissa son nez dans l'embrasure de la porte et s'inquiéta de savoir s'il lui faudrait servir au salon le thé, les gâteaux et de quelle sorte. Minou la rassura. Ses visiteurs méritaient les égards qu'on doit à tout le monde, mais sans trop pour ne point gêner ce Jacques Sauvalin d'abord, professeur français de là-bas où prévalent les manières rustaudes, ensuite Hamid Sfindla, étudiant boursier de médiocre origine et par surcroît meneur de grèves et socialiste ou quasiment. La maman Fatima se saisit de la jupe et du chemisier par terre, les déposa sur le divan et suggéra que Minou se rhabille, car ces gens ne tarderaient plus et d'ailleurs, songea-t-elle très fort mais sans le dire, il ne sied point à une fille, même seule dans sa chambrette, de rester aussi peu vêtue. Minou trouvait encore chaude cette fin de septembre et souvent elle souhaitait que sa mère, quand elles recevaient des tiers à la maison, se nippe de façon moins folklorique, mieux par exemple qu'avec ce pantalon vaste à fleurs rouges et jaunes sous la camisole en dentelles ceinturée d'un cordon, de véritables oripeaux, mais allez raisonner une dame de l'ancien temps, une veuve en outre si gentille

pour ses enfants ! Donc Minou par respect garda son opinion pour elle et de la sorte des pensées voltigeaient.

Une heure et quarante-cinq minutes restaient avant l'heure fixée de telle sorte que Minou, dès sa mère sortie, s'accorda le temps de peser le pour et le contre, difficiles, et d'atteindre à ses aises. Aussi glissa-t-elle sa main dans sa culotte et tendre frictionna mais surtout vers le haut, où va se loger la malice. Ia oummi ! rigola Minou surprise d'éprouver son agrément habituel sans le secours des rêveries adéquates au sujet d'hommes, car aucun des deux visiteurs attendus ne faisait l'affaire à cet égard et Hamid moins encore. Elève impécunieux de l'école d'agriculture, il nourrissait en lui des rancunes parce qu'un rond-de-cuir dispensateur des bourses de l'Etat et qui ne savait rien de lui, Hamid Sfindla, que son numéro matricule disposait à merci depuis Rabat de son avenir dans les études.

Venait en sus ce professeur français certes, vagabonda Minou trop réjouie par les caresses qu'elle s'infligeait désormais au risque d'y perdre son calme et de s'en accuser ensuite. Ce professeur en vérité, Sauvalin Jacques, prêtait à rire malgré son air avantageux. Une gêne la saisissait lorsqu'elle écoutait les propos bizarres des philanthropes débarqués récemment de là-bas. Maints colons, leurs compatriotes pourtant, en disaient pis que pendre, notamment à propos de la nouvelle espèce des militaires enseignants, soldats du contingent autorisés, vu leur culture générale, à un service plus long de presque un an, mais dans le métier de pédagogues au bénéfice des petits sauvages du tiers monde pour mille francs par mois. Le pays d'accueil règle la facture, au sens propre et au figuré, car ces maîtres d'école triment des cervelles farcies d'utopies anarchistes et de vieux comptes à régler. Pourtant dans leur pays le moindre ouvrier mange à sa faim et même possède sa bagnole. En fait de coopération,

s'épouvantait Minou, ils endoctrinent de pauvres lycéens et les étudiants d'agriculture, ces farauds, afin qu'ils se mettent en grève pour un oui pour un non et bientôt brûlent des voitures comme sur le boulevard Saint-Michel à Paris. Ils haïssent les gens en place, réfléchit Minou, et néanmoins me sollicitent. Ils veulent se servir de moi prétendument en qualité de présidente du Cercle d'études humanistes, mais en réalité simple potiche décorative ou même paravent derrière quoi cacher leurs manigances. Mathieu Roure aussi m'utilise, mais lui devant, porte-parole des payeurs, et moi juste derrière pour honorer les donateurs : chacun sait à quoi s'en tenir.

Elle laissait errer ses pensées sans ordre précis, car en définitive, conclut-elle, ces gens se ressemblent tous tant qu'ils sont, étrangers arrivés hier repentants ou bien jadis avec la soldatesque. Entre eux et nous subsiste beaucoup de mépris, de tendresse, de hargne et de curiosité. Nous formons un vieux couple sado-masochiste, n'est-ce pas ? Elle médita cette formule lue dans un magazine où l'on traitait bien sûr d'un sujet différent, puis très vite elle déplora son inexpérience des choses de la vie, qui l'empêchait de creuser plus profond...

... Amina Chaïbi dite Minou occupe seule avec sa mère un étage complet, celui du haut, dans une grandiose bâtisse de style hybride néo-mauresque et colonial grâce à des colonnades, des arcs outrepassés, des tuiles vertes. La terrasse surplombe un jardin ou plutôt un parc fantasque, plein d'arbres bleus et mauves, de ruisselets et de buissons touffus. Il longe sur sa droite en ville la route de Moulay Idriss. Une grille dorée le coupe en deux surfaces inégales, l'une plus vaste à usage privé strictement autour de la bâtisse, l'autre extérieure ouverte au public pour qu'il s'y promène, car Minou, propriétaire du domaine par héritage, se soucie des loisirs populaires. Elle trie néanmoins sur le

volet les locataires du dessous qu'elle veut ponctuels lors du terme et tranquilles...

... Encore une bonne heure, songea-t-elle. D'habitude elle prolongeait ses frôlements jusqu'aux limites au delà desquelles on bascule dans le péché, car rien ne distingue le plaisir solitaire de n'importe quel autre illégitime hors mariage et donc, lorsqu'elle succombait par imprudence et se laissait aller à soubresauts, bredouillis et grimaces, d'un bond elle quittait son lit et galopait vers la salle de bains pour une douche froide sous laquelle elle nettoyait son corps entier, dehors, dedans. Pour l'instant néanmoins elle s'attardait à ce jeu, soupirait fort, crispait son ventre et mordillait ses lèvres, puis des pensées ardues perturbatrices l'assaillaient de plus belle au sujet du Cercle d'études humanistes.

Car son métier dans la magistrature, le renom des Chraïbi, les égards que Sa Majesté leur manifeste la désignaient, elle Minou, pour cette présidence, mais sans espoir puisqu'aussi bien selon la loi dans les assemblées générales où l'on choisit les dix-sept membres du comité, lesquels désignent à leur tour le président et les trois autres du bureau, seuls les adultes votent, les gens majeurs de vingt et un ans révolus et presque tous européens, des professeurs, des médecins, des bureaucrates, un peu moins de deux cents, et puis une vingtaine de juifs d'ici ni chèvres ni choux et à peu près autant de vrais marocains, pas davantage, qui poursuivent leurs études après le baccalauréat, autrement dit ceux de l'école nationale d'agriculture avec Hamid Sfindla. Les autres sont mineurs, des lycéens d'en ville, certes nombreux, entre la moitié et deux tiers des adhérents, mais ils comptent pour rien. Ces chiffres rassuraient Minou, car en définitive elle ne souhaitait point se mesurer à Mathieu Roure ni d'ailleurs à qui que ce soit d'autre.

oooooo

Fabienne appréciait qu'on respecte ses convenances et notamment que d'emblée on viole, après sa bouche humide, son grand sexe pris de panique dans les lingerie malmenées. Elle ne reculait devant rien pour se faire comprendre, allant jusqu'à soulever haut sa jupe et à baisser culotte. Ensuite seulement, satisfaite une fois le bon coup tiré, elle se dévêtait avec cérémonie.

— Ecoute un peu ! s'écria-t-elle.

Elle brandissait un papier et donc prit sa voix de lectrice, d'un ton trop haut et qui jurait avec le reste du spectacle, car elle-même, Fabienne, se promenait très nue, sans rien sur ses fesses dures, ses tétons de parade, son ventre et sa touffe de poils, entre la fenêtre aux tentures mi-closes et le divan sur lequel ils venaient de se prouver l'un l'autre, Rachid en elle, leur robuste amitié. Fabienne en éprouvait encore, de son pertuis au nombril, une espèce de gratitude annonciatrice de nouvelles ardeurs, mais pas avant un grand quart d'heure, durée normale pour que l'homme reprenne ses esprits.

— Ecoute un peu ! cria donc Fabienne, soucieuse de ne pas tourner idiote en bredouillant des gentillesses, des mots d'amour, des niaiseries sentimentales.

Dehors Casablanca sous le soleil de ce début d'automne ronronnait, klaxonnait, piaillait, offrait aux promeneuses voilées ou en jupette des vitrines pimpantes à lécher et aux maris de quoi se rafraîchir grâce à des sodas, des pastis tassés, selon le genre, sur les terrasses des cafés non loin de la corniche où se levait la brise océanique. Elle charriait depuis Madère des odeurs de citron si bien que le temps se prêtait, songea Fabienne, à plusieurs coquines séances

dans cette garçonnière avec un arabe de luxe, par surcroît administrateur de la cimenterie, puis à une flânerie mais solitaire sur l'avenue en quête d'une petite robe jaune pour la demi-saison. Ensuite le voyage du retour vers Meknès à bonne allure dans la berline de service prendrait moins de trois heures, mais déjà la nuit tombe vite. Mathieu me fera fête, sourit Fabienne à part soi. Deux hommes dans la même journée, celui qu'on aime après l'autre, ça donne de l'entrain.

— Qu'y a-t-il donc sur ce papier ? questionna Rachid.

A vrai dire il s'en fichait un peu, mais connaissant Fabienne il lui savait gré d'un entracte paisible avant qu'elle l'observe prêt de nouveau, plus fort qu'un âne, et qu'elle s'abatte sur lui pour l'engloutir dans sa grande bouche d'en bas, s'appliquer à jouir, froncer les sourcils, bafouiller.

— Ecoute ça ! dit Fabienne.

Elle lisait sans hâte et même articulait chaque syllabe et savourait son texte.

— Peut-être l'inventeur, que les chrétiens divinisèrent, du mariage monogame indissoluble ambitionnait-il trop lorsqu'exigeant l'amour il refusa d'admettre son absence et de la pourvoir d'un statut. Mohammed en revanche, le prophète, écrivant ou dictant le Coran, savait nos bas instincts robustes et cramponnés à nous. Aussi les codifia-t-il en un système à l'épreuve du temps et bâti sur deux socles : la dot et la répudiation. L'homme achète à sa femme l'usage d'elle pour un prix forfaitaire en rapport avec le service attendu, puis il assume seul l'entretien du foyer qu'accroissent les enfants, car l'épouse même cossue ne fournit que ses prestations en nature. Rien ne justifie

dès lors qu'on prive le payeur du droit de congédier à sa guise la mercenaire sans paperasses superflues, deux mots devant les notaires suffisent, ou de lui adjoindre sitôt que lassante une ou deux ou trois co-épouses, chacune en son logis distinct et sur un pied d'égalité : ça coûte cher. En somme depuis le début ce mari casque à fonds perdus et la crainte du gaspillage l'oblige à des calculs sans lesquels il abuserait de son droit patronal : même fautive à cent pour cent, frivole, inapte aux cuisines, chipie, l'épouse renvoyée ne part pas avec ses poches vides ; elle emporte sa dot tandis que vrai couillon le mari met des sous dans sa tirelire, un magot, pour de nouvelles noces.

— D'où sors-tu ça ? pouffa Rachid. Je ne te savais pas juriste coranique dans le genre guignol.

— C'est de Mathieu, rectifia Fabienne. Il le laisse traîner sur son bureau avant de l'expédier à Lamalif, alors je recopie, voilà. De temps en temps ils lui publient des choses.

— Je me régale, dit Rachid, de chaque numéro de Lamalif et ton mari avec quand il écrit dedans et même, pour ne rien te cacher, j'y ai mis quelques sous et mes copains aussi parce qu'il faut encourager l'impertinence dans ce pays et faire marcher le commerce, mais là alors, Mathieu Roure, coopérant qui coopère, il pousse le bouchon un peu loin.

— Ah bon ? Tu trouves ?

— Les mœurs évoluent, affirma Rachid. L'épouse rentière ou qui gagne sa croûte finit par cotiser à la bourse commune. On ne vit pas de l'air du temps.

Certes, expliqua-t-il avec une certaine emphase peu naturelle dans sa voix, dans cette perspective négociée la dot augmente, encore que les filles dans le vent désormais souhaitent une dot dissuasive, mais sans plus, de répudiation capricieuse. Certaines même par bravade,

sûres de leurs appas, se satisfont du dirham symbolique. Le code par surcroît novateur autorise dans le contrat une clause permettant à l'épouse d'exiger discrétionnaire que son mari la répudie, mais alors elle lui rembourse la dot avec les intérêts.

— Il ne faudrait quand même pas nous prendre pour sauvages, conclut-il.

Puis aussitôt, sans rire :

— J'ai l'honneur de demander ta main. Nous aurons de nombreux enfants.

— On verra ça plus tard, gloussa Fabienne. Tu es marié et moi aussi et puis ce soir je partirai plus tôt : on opère Mathieu demain, oh trois fois rien, une petite hernie. Il portait de grosses pierres à Monestiès pour une allée dans le jardin.

Ce souvenir l'émeut. Elle ferme ses yeux, imagine là-bas à Monestiès, presque dans le Rouergue, un temps variable parmi les averses soudaines, les éclaircies, un gâchis de vent et de soleil. Puis un personnage s'agite familier, Mathieu, à l'abri des murailles ceinturant le jardin pourri de plantes malhonnêtes qu'il arrache avec soin. Seules le narguent au milieu des massifs d'énormes raves folles, tenaces par racines. Il les piétine et décapite à la serpe en une bataille sans fin, car dès la nuit elles surgissent. Des conifères poussent, d'agrément, verts cendreaux. En vacances Mathieu débroussaille aussi les allées, s'amuse à peindre en rouge vif, couleur de la révolution prolétarienne et de l'amour, une roue de charrette négligemment ornementale dans l'herbe à son corps défendant et acquiert ainsi jour après jour une trogne à orner les couvercles du camembert. Puis Monestiès s'évanouit. Fabienne ouvre ses yeux.